

**Art et réalité**  
**Le Berry de Jacques Vilet**

autour de Saint-Benoît-du-Sault 36170 Indre

Odile Marcel

L'existence.

Cet âne tranquille, au bord du pré, ces vaches posées sur l'herbe jouissent comme nous de la belle journée d'été qui déploie sa lumière sur le Boischaut en révélant jusqu'à la moindre brindille une profusion végétale que les êtres vivants voient comme nous et dont ils jouissent à cet instant présent, éblouis qu'ils sont, saturés de tiédeur vivante dans le silence de la chaleur.

C'est dimanche. Nous sommes en vie dans la campagne, enivrés et jubilants. L'intensité lumineuse nous pénètre. Elle révèle d'autres vivants autour de nous : des végétaux aux mille formes, des animaux cachés, d'autres visibles.

Quand je vois la terre, les champs, les arbres et la couleur du ciel, je me livre à ce spectacle en oubliant qui je suis. En même temps, je me redécouvre dans l'évidence de ce qui existe, je me sens délivrée de moi-même, entièrement présente à la splendeur du monde qui est devant moi. Je n'observe pas. Je suis projetée au milieu de la réalité, ma conscience grande ouverte sur le spectacle des formes végétales, la ligne des troncs, des branches et des myriades de feuilles. Qui ne connaît l'intensité de cet oubli de soi dans la contemplation, quand on a l'évidence parfaite des choses autour de soi, nimbées de l'allégresse d'une lumière de juin, quand on est en vie, que le chemin existe, le vallon, le sentier pour se perdre, l'ombre de l'arbre et les buissons ?

La forme des haies agrémentée de son dessin varié le tapis pentu de la colline. A cette croisée des chemins, en avril, la lumière est vive. Retour de l'herbe, croissance de l'épine. La vie rurale, candide et douce, s'étend devant le regard. Un air de paix autour de moi.

Images.

Je suis en train de regarder des photographies suspendues sur un mur, elles représentent une campagne à différentes saisons, prise sous différents angles par un artiste dont je ne connais pas les secrets mais dont le travail me parle. Quand je vois le résultat de ce travail, je suis en présence de formes visuelles auxquelles je ne m'arrête pas pour elles-mêmes – j'ai sans doute tort - : elles semblent, à leur façon, me parler de la réalité, me faire entrer dans cette réalité, en proposer une évocation, organiser un regard, susciter un climat. Au moyen d'une certaine disposition de lignes et de formes que je reconnais pour celles d'un milieu naturel vivant fait de plantes et d'arbres disposés par l'homme, l'artiste construit une proposition visuelle. Comme chacun, je me l'approprie brutalement en décidant de ce dont il est parlé, je fais comme si ce message à moi adressé signifiait ce que je veux lui faire dire.

L'image des choses.

Il arrive à chacun de jouir d'être en vie. L'artiste, à sa façon, capte des états mentaux qu'il écrit et dont son œuvre restitue la présence. Le travail de l'artiste est d'observer la réalité pour composer des formes. Il privilégie des motifs. Il compose une image. Entre l'image et la réalité, il peut y avoir des analogies, une ressemblance, un air de famille mais pas toujours. L'artiste n'enregistre pas, il révèle. Le portrait d'un homme ne lui ressemble pas exactement, il restitue une dimension plus générale que la diversité fugitive et contrastée de ses expressions coutumières.

La question de savoir si le portrait est ressemblant semble moins importante que la question de sa beauté ou de sa force. L'intérêt de l'œuvre d'art est que sa signification ne soit pas arrêtée, qu'elle reste à inventer, à interpréter, à chercher.

De quoi nous parle-t-elle ? Comme tout amateur d'image, j'ai tendance à prendre celles de Jacques Vilet pour une clef qui me permet d'entrer dans le secret des choses. Celui de la réalité dans laquelle je vis, à moins qu'il ne s'agisse d'un monde surréel, visible seulement par échappée, exaltant comme une invention, comme l'accès à une autre dimension qui me ferait signe. La façon dont Jacques Vilet peint la forme des arbres semble plus vraie que nature. Que je connaisse ou non cet endroit, l'image plus parfaite s'offre comme un modèle, comme un type pourvu d'un genre d'évidence à lui. L'image est composée, elle stylise et généralise la réalité. L'image permet aussi d'observer la réalité. Elle en révèle une dimension. L'artiste prend une liberté avec l'existence. Il se l'approprie en la mettant en forme.

La photographie en couleur.

Sous une forme immédiatement flatteuse et souvent suggestive, les photographes composent des portraits faits de mariages de couleurs, de contrastes, d'appariements qu'on a pris l'habitude de voir. La couleur captive par elle-même. Les photographies en couleur transforment souvent la réalité, elles l'améliorent selon des standards qui évoluent en fonction des techniques. Elles façonnent un goût collectif.

Il existe mille façons d'inventer des images. La photographie en noir et blanc travaille avec une rigueur imposée par ses outils. Avec les seuls moyens du dégradé des gris, elle cherche à capter un essentiel de formes, de climats et de lumières pour nous parler de la vie.

Interpréter les images de Jacques Vilet.

Chacun le fait spontanément, réagissant à la proposition visuelle. Chacun voit quelque chose qui lui parle. Chacun prélève dans cette image ce qui lui permet de la voir. Il y retrouve ce dont il est familier : ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas, ce dont il se souvient, ce qu'il désire.

Images du Boischaut.

Le Boischaut, une région dans un pays. Un des quatre cent terroirs qui composent l'hexagone de la France. Dans cet endroit sur la terre, des hommes habitent, d'autres y viennent et y reviennent, certains en sont partis. La mémoire de ce pays, sa forme sont singulières et méritent d'être connus. Ici le paysage agricole venu du passé n'a pas été effacé par la révolution des machines. Une agriculture prospère a fait ses choix et fabrique son paysage en préservant un environnement qui abrite la vie du bétail. Les gens qui habitent ici, ceux qui y viennent apprécient un cadre de vie qui établit une certaine continuité avec les traditions du passé et parle aussi de nature et d'espaces libres.

Ici comme ailleurs, l'avenir reste à inventer : on peut réfléchir, proposer, débattre. Un photographe vient dans le Boischaut et le photographie. Il le fait par amour et par passion. Une émotion est là, quelqu'un de vivant a travaillé avec les moyens de son art. Qui il est, pourquoi il est venu, ce qu'il donne à voir : telles sont les données de l'aventure que chacun peut vivre à sa façon.

Photographier le Boischaut. Observer le pays.

Région naturellement boisée du fait des conditions locales de sol et de climat, le Boischaut tient son nom du manteau végétal abondant, varié d'aspect, qui le recouvre depuis le fond des âges. Il se compose actuellement d'une population de chênes, hêtres, acacias, ormes et châtaigniers. Les arbres du Boischaut se rassemblent en bois et petits bois sur les premières pentes du Massif Central et dans les nombreux vallons que dévalent les ruisseaux et rivières de la région. Les pentes de ces vallons serpentent en lacis aux tracés

déroutants. Elles sont le plus souvent tapissées de petites forêts au déploiement végétal notable du fait de la présence de l'eau.

Parmi ces arbres, le chêne domine souvent de sa stature solide, comme musclée, dense. Les nombreuses branches de certains d'entre eux, déployées à l'horizontale, sont parfois aussi grosses que le tronc lui-même.

La vitalité, la puissance de l'arbre s'exposent dans ces paysages végétaux. En Boischaut comme dans les contrées de l'Ouest atlantique, l'arbre reçoit et puise à foison l'eau nourricière. Du fait de sa latitude relativement méridionale, les feuillus du Boischaut jouissent en outre d'assez de lumière pour donner à leur ramure un aspect ample et proliférant, dessiné en graphisme ténu jusqu'au détail infini des multiples branchioles et des feuilles. Jacques Vilet a observé la matière première de ce paysage, il l'a rendu dans son travail photographique : un paysage boisé plutôt que forestier, où de grands sujets sont partout présents, disposés au long des routes ou bien en ligne dans les prés comme des signes verticaux vigoureusement affirmés, un peu singuliers de forme parfois, comme raturés et pourtant majestueux, de belle taille. Ces alignements de grands arbres silhouettés sur le ciel composent l'aspect de ce paysage, évoquant une page d'écriture dessinée en tracés de lettres qu'il faudrait apprendre à déchiffrer.

Dans les vallons pleins du silence frais des eaux qui courent, dans l'ombre d'une solitude calme, riche aussi des découvertes possibles de l'inattendu, un paysage intime, à la fois familier et un peu sauvage, fait le charme de la région.

Les arbres du bocage.

Le terme de paysage de bocage est utilisé pour décrire un aménagement du territoire inventé par l'homme depuis qu'il a appris à cultiver la terre et à l'enclôtre pour la protéger : il s'agit de ce paysage où apparaissent, bien visibles sur l'espace, des clôtures le plus souvent végétales (haies vives) par lesquelles l'homme marque les limites du champ qui est à lui, dont il a préparé et transformé le sol par son travail. Limite de propriété, protection contre les animaux, la clôture de la parcelle marque aussi le passage de l'espace approprié par l'homme, celui des champs autour du village (*ager* en latin), aux terres vagues (*saltus*) de la lande et des bois, territoire de la faune sauvage où s'embusquent les ennemis visibles et invisibles souvent évoqués par la légende, les chansons et les contes.

Dans le Boischaut, les visiteurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ont noté l'usage qui laissait de grands arbres se déployer en ponctuation régulière le long des routes et des chemins, verticalisant la patiente horizontale des haies par la présence habituelle, familière dans le pays, de ces grands sujets qui typaient son paysage. Ce pays de bocage a été célébré par Georges Sand. Elle décrit comment les arbres alignés des clôtures, posés en rang ou bien isolés au milieu des prairies, donnent au Boischaut une figure qui lui est propre : de loin, on dirait une forêt ininterrompue. En fait il s'agit de routes et de chemins plantés en alignement. Ces lignes sont aussi présentes autour de chaque pâture et des champs, donnant à cet espace rustique, agricole et campagnard la configuration d'un parc composé d'un nombre infini d'allées de maître. Une impression de majesté en résulte.

Sur les plateaux s'étageant à la bordure nord du Massif Central, ce maillage inventé par l'homme s'est généralisé au XIX<sup>e</sup> siècle, sacrifiant les étendues de lande pour mettre en prés et culture de nouvelles terres qu'on entoura de haies, donnant au paysage du Boischaut sa physionomie dessinée, organisée par le travail de l'homme, dont la structure reste en grande partie conservée aujourd'hui.

Evolution récente.

Depuis cinquante ans, le changement de vie et d'activité des habitants du Boischaut est celui de la société française. L'agriculture se transforme, la société aussi. Dans les différentes régions des pays de France et d'Europe, le paysage inventé par les siècles de l'agriculture patiente a été effacé par la rationalisation de l'agriculture et son souci de

produire. Les hommes sont remplacés par des machines efficaces. L'ancienne condition humble, le travail incessant des paysans devient un souvenir. La profession évolue. Le métier aussi. Il en résulte un aménagement différent des terres, dont l'ancienne configuration n'a plus de raison d'être et devient un obstacle au travail efficace. On arrache les haies inutiles. On agrandit les parcelles. Les chemins disparaissent. Le tracé méticuleux, le travail acharné qu'il imposait, le territoire contrôlé par mille gestes ont vécu. L'entière configuration des travaux et des jours s'est transformée. Certaines régions prennent un autre visage. L'arborescence des vergers, l'oseraie devenue inutile s'enfrichent ou sont arrachés. Partout en Europe, le dessin des bocages et des champs, la composition des pays se sont radicalement transformés.

Ici et là restent encore en place des paysages structurés qui gardent certains traits du parcellaire traditionnel - souvent redimensionné et réaménagé -, parce que des productions continuent à les rendre fonctionnel et que l'utilité des plantations d'arbres a été reconnue et valorisée. L'activité qui construit et entretient ces paysages leur a gardé, retrouvé ou créé une actualité économique et sociale.

En Boischaut, l'ancien dessin posé sur les terres persiste en bonne part. Il sert de support et d'instrument à une activité agricole modernisée, soucieuse de la qualité des produits de l'élevage, et donc des conditions de vie des animaux comme de la qualité du milieu dans lequel ils vivent. Dans les parcelles, des troupeaux tranquilles sont égaillés, posant leur tache blanche ou brune sur le vert de l'herbe. En hiver, le paysage apparaît dans sa forme, il présente sa disposition au regard. C'est le moment où il faut entretenir les haies. Pour le visiteur, l'instrument d'une agriculture productive se présente comme un fait spatial, un ensemble d'événements formels incarnés par du végétal. Les tracés pour le parcours sont liserés, aux différentes hauteurs de leur déploiement, par des peuplements continus au milieu desquels s'étalent des surfaces vertes.

Les haies sont là et les grands arbres, maintenus dans leur fonction de clôture, de limite de propriété et d'abri pour les animaux. Le mode de leur entretien a évolué. La taille des parcelles a souvent été rectifiée pour permettre une exploitation adaptée aux machines. Des remembrements ont eu lieu afin de donner aux propriétés une dimension et une configuration raisonnables.

Le Boischaut offre ainsi la figure, encore trop rare en Europe, d'un pays dont l'agriculture de haute qualité préserve l'environnement et la qualité biologique des produits par un mode de gestion du territoire attentif à intégrer la diversité des facteurs indispensables à une production de haute qualité. Respectant une charte d'excellence, cette agriculture offre aussi l'image d'une organisation visible du territoire qui forme son outil de production. L'organisation territoriale du Boischaut vient d'un passé multiséculaire. Son échelle et le détail de son organisation ont évolué au rythme de l'économie et des besoins sociaux de l'histoire. La forme de ce paysage est inventive et complexe sur le plan fonctionnel comme sur le plan plastique. Elle persiste parce qu'elle exprime une fonctionnalité maintenue, adaptée aux besoins de l'actualité collective.

Des éléments de crise.

Il est vrai que la figure du paysage hérité, ici et là, a disparu, victime de l'idée que les arbres gêneraient la culture. De loin en loin, d'immenses clairières plates s'ouvrent ainsi sur le territoire. L'ancienne parure du boisement a été arrachée. Il en résulte un paysage nu, fait de pure terre au sol. L'exploitation, sensible à l'idée de la quantité de production monnayable, fait abstraction de la qualité environnementale comme de la dimension patrimoniale et identitaire de ce paysage. Quand on arrive dans le Boischaut par les terres plates du Poitou ou par les plaines céréalières du nord de l'Indre, entièrement remembrées et vouées à la grande culture, on traverse un paysage dont la forme a été effacée. Sur les mouvements du terrain, la palette verte et jaune s'étale sans limites définies. Les chemins, les bosquets, l'ancienne composition de la campagne est brouillée. Les villes magnifiques,

les collégiales, les abbatiales et les villages bien typés sont posés dans un cadre devenu mou et sans forme. Entrer dans le Boischaut, c'est faire l'ascension de pentes modeste. C'est surtout pénétrer dans un terroir dont la composition des lieux sur les collines vertes, l'ample couverture d'arbres et le milieu ombreux dessinent le pays de l'élevage attentif. Les chemins bien dessinés, l'organisation des parcelles forment une grille posée sur les déclivités comme sur la surface des prés. Le regard se perd au détour des routes partout sinueuses. Le Boischaut est un parc de belle verdure ponctuée d'amples arbres tranquilles. Ici et là, l'aspect général du pays est fracturé par le geste qui a aplani, raboté, arraché et détruit la structure végétale qui fait l'identité de ce pays.

Souvent aussi, on voit les haies montées en arbrisseaux parce que le propriétaire a disparu, que la terre n'est plus en exploitation et que ses entours ne sont plus entretenus par le patient travail de l'hiver. Les bordures de grands arbres désormais vieillissants, démesurément branchus et souvent envahis de lierre, offrent alors l'image d'êtres immenses, ils ont débordé l'ancienne mesure imposée par l'homme. Autrefois étêtés à dix mètres et régulièrement émondés, ils déploient maintenant une cime libre et belle qui pousse comme une gloire nouvelle sur leur tronc autrefois ébranché. L'homme a cessé de tailler les clôtures pour récolter chaque hiver des fagots et des bûches. Cette moisson faisait une richesse de cette zone. Elle a cessé de valoir aujourd'hui. Les arbres d'un bocage entretenu sont exploités, taillés et retaillés. Souvent, la forme actuelle du paysage du Boischaut résulte en fait de son abandon.

Le développement urbain qui lotit les entours des agglomérations d'un amas de villas de toutes formes, multiplie les zones commerciales et surdimensionne les voies d'accès routières et autoroutières a peu touché le sud de l'Indre. Peu de nouveaux venus, peu de retraités à l'aise ont brouillé la frontière des villages en alignant au long des routes les maisons de type incertain souvent posées sur leur garage, les clôtures modernes, les haies de thuyas et autres conifères dans le chacun pour soi d'un espace oublié de ce qui l'entoure. Le Boischaut a été épargné par la nouvelle tendance à l'individualisme de masse, avec les formes souvent banalisantes qu'il donne à son bonheur commercialisé, aux besoins préformés par la consommation.

L'aspect touffu, hérissé et ensauvagé du pays charme donc le visiteur incompétent, avide de paix végétale, de solitude et d'apaisement. Un paysage venu du travail des siècles s'offre dans sa maturité. Les arbres sont vieux et majestueux. Le lierre foisonnant et toujours vert évoque une vie perpétuelle, intense et mystérieuse. Le visiteur qui ignore les forces, les contraintes et les buts qui ont architecturé ce paysage – qui, pourquoi et quand – s'enchant du spectacle d'une réalité complexe, où domine pour lui la vitalité du végétal qui le repose et le distrait de sa vie habituelle. Espace, paix, nature préservée sont les maîtres-mots de l'exigence urbaine dans son temps de loisir, loin du bitume comme du rythme accéléré et contraint de la vie intensément socialisée. L'urbain qui quitte la ville veut oublier le bâti utile, la densité, le bruit.

Le rural aime sans doute le calme, mais sans excès. Il désire une campagne vivante, proche des offres de la ville. Il n'est pas fou du passé, plutôt de vitesse, de sports et de chasse. Il prend des vacances. Il tient à bien gagner sa vie. Des incompréhensions peuvent naître de ces besoins contraires, suscités par les grands espaces en partie libérés par l'agriculture.

La splendeur d'un paysage insuffisamment observé résulte en fait d'un déséquilibre invisible, impossible à deviner, et qu'il faut apprendre à comprendre. Ce paysage autrefois entretenu se déploie aujourd'hui à toutes les échelles de la croissance naturelle des ligneux et des herbes : des arbres aux buissons, des arbustes aux fougères, aux ronces et aux joncs. Le paysage tenu d'autrefois ne devait pas ressembler au Boischaut d'aujourd'hui. Pas de fougère pour raturer la ligne droite de la haie. Les arbres raccourcis à dix mètres. Les chemins, ouverts et partout accessibles. Pour l'habitant comme pour le visiteur, le Boischaut est devenu un pays de solitude et de verdure libre et touffue, on pourrait dire esseulée, désertée, en manque de confiance et d'activité.

Les uns peuvent s'enchanter de cet état de fait, les autres ne le font pas. Ceux qui ont la mémoire des lieux savent que le pays a changé d'apparence en perdant les bras qui le tenaient. La présence disparue des anciens, une société s'efface. Une vie locale persiste, attachée à ses usages comme à tous ceux qui font la vie commune du présent de nos sociétés. De quoi sera fait l'avenir ? De nouveaux venus s'aventurent chaque été sur ces terres, quand il fait beau, ou bien pendant les longs week-ends des fêtes chômées. Ils découvrent le pays et apprécient un monde un peu sauvage, composé de vastes espaces calmes et verdoyants, où ils peuvent jouir d'une vraie tranquillité et d'une beauté dont ils sont amateurs. Contribueront-ils à maintenir en vie ce pays ou bien sont-ils demandeurs de futurs indésirables ?

Les uns habitent, les autres passent. Les uns vivent dans ce pays, les autres sont adaptés à un autre lieu, le leur. Il serait intéressant de comprendre la façon dont chacun de ces genres d'hommes regarde le même spectacle, pourquoi il plaît aux uns, comment il existe pour les autres.

Une nouvelle donne, une nouvelle chance.

Une différence fondamentale existe entre ceux qui connaissent le travail de la terre et ceux qui, n'ayant pas eu l'occasion de l'approcher, sont dans l'incapacité d'en appréhender autre chose que le résultat temporaire qu'ils ont tendance, en outre, à prendre pour un état naturel. Les champs se déploient verts ou jaunes parce que le sol a été travaillé et amendé, qu'il a été semé et qu'approche l'époque de la récolte.

Celui qui vient de la ville ne regarde la campagne que par intermittence, à date fixe, par lambeaux. Il voit l'été la fleur de lin ou l'épi d'avoine, la retrouvant chaque été à la même place, ignorant depuis quand et pour quelle durée, imaginant peut-être que la campagne est bleue et jaune par nature et en permanence. Il ne sait rien de la charrue, des saisons ni des semences. Il ne sait rien de la taille des arbres ni de l'entretien des clôtures. Il ignore les plantes parasites, les invasives, les rebelles. Le vert lui plaît. La fougère lui plaît et même la ronce et l'ajonc.

Ici ont vécu des hommes qui ne sont plus. Ici ont travaillé des générations de paysans qui ont bâti les maisons, usé les chemins, creusé et empierré les routes. L'épaisseur de l'histoire a bâti cette campagne, la densité des siècles nous y accueille.

Que nous ayons ou non nos ancêtres en ce lieu, nous sommes sensibles à cette question. Nous avons tous nos ancêtres endormis sous la terre. Une terre identifiée et familière ou à moitié oubliée. Car nos pères sont partis longtemps avant nous de la région de leurs ancêtres, nous ne savons plus laquelle s'il y a trop de régions dans notre ascendance.

C'est pourquoi tous ceux qui sortent de la ville aiment revenir dans les régions, en France comme dans d'autres pays du monde, pour y sentir les millénaires, pour les deviner, pour les humer. Quitter le cercle des habitudes de chez soi, oublier les utilités et les quêtes auxquelles on consacre l'essentiel de sa vie. On aime partir à la recherche d'une nouveauté, d'une largesse de l'espace inconnu, l'espace de l'étranger, de la mer ou de la vitesse. Nous venons à la campagne pour y rencontrer une nature qui nous tranquillise et nous dépayse. Elle nous apaise sans doute en nous parlant du monde disparu des anciens. La présence, perpétuée dans des vestiges, de pratiques et d'actes qui viennent de loin nous empêche de reléguer complètement ce que nous ne voudrions pas abandonner à l'oubli.

L'abîme du silence de ceux qui sont en poussière nous semble ainsi, parfois, une présence rassurante, une beauté solide, une puissance qui nous accueille et à laquelle nous pourrions nous adosser. Le délaissement peut ici séduire. Et plus encore le potentiel d'un futur commun à inventer au-delà des travers de l'époque.

Par delà les dissentiments et les incompréhensions qui peuvent naître d'une telle conjoncture, la demande des urbains partis et revenus crée de fait un nouvel intérêt pour ces terres dont l'image d'un équilibre venu du passé prend une valeur sociale et économique sans précédent, en même temps que l'agriculture attentive qui l'anime vient

comblent l'attente inquiète d'une économie durable, en prise sur les défis environnementaux de la planète.

Une société qui se renouvelle.

Cette campagne est prise entre deux feux : les uns regardent avec tendresse un passé disparu qui angoisse ou indiffère les autres, tandis que chacun attend sans toujours y croire un futur qui n'est pas écrit. Les données d'une situation globale définissent ici la configuration et les tensions d'une situation ressentie comme locale. En Berry comme ailleurs, des générations d'actifs ont fui vers les villes, et surtout depuis un demi-siècle. A présent ces mêmes actifs tendent souvent à préférer vivre à la campagne, moyennant une portion de vie passée en voiture. Le développement des routes transforme ainsi l'espace plus vite et plus radicalement que ne le font les nouveaux venus, acheminés par ces mêmes routes dans les confins les plus secrets de la province.

Les ruraux sillonnent les routes pour pouvoir habiter la campagne. Nombreux sont ceux qui y cherchent un emploi introuvable, de moins en moins nombreux ceux qui continuent à travailler la terre. Certains espèrent ou redoutent le flux toujours plus dense des visiteurs de passage qui achèteraient terres et maisons, les européens en vacances comme les nouveaux venus du temps libre et de la retraite.

Entre tous ces humains, la terre où nous posons nos pas d'humains fils des hommes. Nos pas d'humains en transit sur la terre, mais responsables de la figure qu'ils lui donnent.

Faire une image. La commande à l'artiste.

La rencontre entre semblables reste l'événement le plus intense de la vie des humains. Pour susciter cette rencontre, une commande est passée à un témoin, à un sismographe, à celui qu'on nomme, dans nos sociétés, un artiste. Invité par un groupe d'acteurs qui désirent provoquer cette rencontre, le photographe invité travaille avec prédilection sur le monde végétal dont il excelle à peindre la magie silencieuse, l'espace composé et vivant, interlocuteur et partenaire du travail de l'homme, signe aussi et ressource pour sa pensée. Instruit de l'histoire et de la géographie du bocage, le photographe a visité le Boischaud guidé par le savoir du géographe, de l'historien et de l'agronome dont il est instruit. Il a pour mission de regarder le bocage, d'en prendre des images d'art. L'image d'art dresse un portrait. Toute image construite par une sensibilité et un travail d'artiste mérite d'être contemplée pour le plaisir qu'elle peut provoquer, les émotions qu'elle transmet, les pensées qu'elle induit. Elle peut ainsi devenir propre à susciter un débat et une méditation qui permettent de rassembler, de comprendre ou de distinguer par la réflexion. L'artiste, en avant-poste de l'esprit et de la sensibilité de ses semblables, explore l'âme de son époque, ses tentations, ses espoirs, ses déterminations, ses risques. Le travail de l'artiste fraie des voies. Il explore une situation et son possible.

Qui a regardé cette prairie, ce chemin plein d'ombre ou ces taillis, l'âme pleine de doutes, peut-être, en route dans sa quête faite, comme toute course humaine, de fragilité et d'une capacité de paix ? Qui a choisi ces arbres en silhouettes graphiques, cet étalement des bûches en couches empilées à leur pied, cette attente de chaque arbre, semble-t-il, à nous adressée ?

Qui se pose devant la barrière, observant le domaine de l'autre côté, l'enchaînement des prés encadrés par des haies, les arbres alignés régulièrement sur leurs bords ? Qui montre la forme de ces arbres, et celle qu'ils constituent, ainsi disposés dans l'espace ?

Un de nos semblables, engagé dans la quête de vie qui est celle de tout homme, est venu regarder le monde ici, aujourd'hui offert à nos attentes, dans un débat qui se passe ici et est ouvert aux questions des hommes d'aujourd'hui, elles viennent des quatre coins du monde. Il s'agit d'en imaginer des solutions.

Paysage et espace de vie.

Le paysage, c'est la réalité d'un pays évoquée en un seul regard, la composition variée d'un milieu présentement disposé devant les yeux, habité qu'il est et façonné par les hommes, sous nos latitudes, ou bien s'étendant aux limites de l'habitabilité dans les grands ailleurs du désert ou de la haute montagne.

Face à un paysage et à son image, certains vont observer ce que montre l'image, faisant d'elle une fenêtre ouverte sur la diversité du réel et permettant de la mieux connaître. Certaines images ont été prises dans cette intention. Elle permettent une analyse du réel. D'autres évoquent plus particulièrement un climat : un style régional (des vaches sous un pommier), un climat patrimonial ou touristique (un clocher à l'horizon). Les cartes postales couleur sépia ravivent le style des belles époques disparues.

Chacun préfère un style d'image à un autre en fonction de ce qu'il aime, cherche ou voit habituellement, en fonction de ses goûts, de son genre de culture et d'identité. De fait, chaque image composée par un photographe a choisi volontairement ou non un style d'expression, un type de climat, un genre de composition. Tout paysage regardé par quelqu'un, évoqué par lui, est un effet mis en forme et présenté dans l'image qu'il a choisi de construire ou de composer pour en rendre visible une signification, un climat, un état ou un moment.

Le paysage ainsi regardé se présente dans son aspect et sa disposition, ils sont les mêmes pour tous les yeux. Mais les yeux humains se trouvent reliés à un grand cerveau qui pense, veut, aime ou déteste, qui est sensible aux belles formes de la réalité, et exercé ou pas à identifier cette dimension des choses. Une « belle » photographie a une forme, une photographie ratée n'en a pas. Le photographe qui observe doit donc faire des choix pour prendre la photo : choix de cadrage, de composition, de lumière, de temps de pose. Les uns prennent toujours de belles images, les autres peuvent rester maladroits.

On appelle photographie d'art une façon de prendre des images qui, très consciente des moyens techniques utilisables et de leurs ressources, se montre apte à les faire jouer pour inventer des propositions visuelles complexes. Celles-ci s'articulent souvent à des traditions visuelles, des styles et des codes qu'ont inventé en leur temps les peintres, grands amateurs de défis plastiques et connaisseurs des solutions typées qui ont formé autant de langages pour des pays ou des époques. Les styles d'expression culturelle communes aux groupes humains permettent aux différentes sociétés de se comprendre et de se signifier.

Regarder une image, cela peut être alors, au lieu de plonger de l'autre côté de la fenêtre, regarder un moment la façon dont la réalité se dispose dehors, au-delà de ce cadre qui la met à distance, ou bien aussi apercevoir son reflet tel qu'il se dessine dans l'illusion de la vitre, à côté de la fenêtre ouverte. Sur la vitre, je vois le même monde un peu transformé. Cette image est séduisante et étrange parce qu'elle est irréaliste en même temps que réelle. Sur la vitre de la fenêtre ouverte, le reflet du miroir apparaît plus « beau » que la réalité habituelle car, quand je regarde le reflet, je ne suis pas conviée par lui à l'action qui traverse la globalité du monde pour y dessiner son urgence. À l'inverse, le reflet me donne la forme d'ensemble, disponible comme telle, de cette réalité que je regarde rarement pour elle-même sauf aux moments de repos et d'inactivité.

La peinture, le reflet, la photographie me permettent ainsi d'accéder à quelque chose de plus abstrait que la réalité coutumière, à son organisation, sa forme ou sa signification. Une peinture de la réalité déploie la structure de ce que je vois, apparue tout à coup quand je me trouve détachée de mon appartenance à la vie. La pseudo-réalité du miroir, du reflet ou de l'image n'évoquent ni l'urgence, ni la densité de la réalité. Il s'agit d'un mirage, d'un fantôme, d'un jeu visuel dont la forme est donc appréhendée avant le détail, l'organisation et non pas prioritairement ce qu'elle figure. Ce qui saisit l'attention devient le style de représentation, non la réalité elle-même.

L'amateur d'art est entraîné à identifier une multitude de ces styles. Pour lui, voir une image est un jeu qu'il joue avec sa mémoire : comment reconnaître cette réalité, comment l'identifier comme une variation, un renouvellement, un appel, un écho ou une

transgression d'un langage commun, celui de tous les langages de l'art ? Comme tous ces styles d'expression constituent un langage pour dire des émotions, le travail d'un artiste, sa fantaisie inventive nous proposent des messages, des clins d'œil, des intuitions qui jouent avec notre âme, à laquelle ils parlent et que nous écoutons, ayant chacun nos oreilles, notre âme et nos pensées.

#### Pays et paysage

Le monde est une réalité commune à tous. Dès que nous la regardons, selon les moments et l'humeur, ce monde nous parle d'une façon différente, distincte pour chacun, singulière ou bien commune. Quand nous voyons un chemin creux, une route, les uns apercevront d'abord une direction ou une aventure, d'autres une forme et un jeu de formes, d'autres encore des réalités agricoles ou agronomiques, ou bien des souvenirs, des histoires de vie.

On appelle paysage la forme du monde telle qu'elle nous apparaît quand nous l'appréhendons, quand elle se donne à nous qui la contemplons. Cela suppose un temps de suspens, une attente calme, la disposition d'un regard qui prend le temps de donner congé à l'urgence des besoins ou d'évacuer la routine un peu aveugle de l'habitude pour regarder de façon détachée et globalisante la forme d'une réalité, sa composition, quelque chose de plus général et de plus global que la perspective singulière de mon ego, perpétuellement individualisée et changeante.

Quand je regarde un paysage, je suis dans une attitude spécifique, une disposition propre. Je me propose d'en appréhender quelque chose de général, au-delà de moi, le pays tel qu'il se donne dans sa forme. Il s'agit de la réalité spatiale de ce territoire, de sa présence apparue dans toute la complexité dont elle est faite, que je pourrai découvrir de moment en moment. Je dois me détacher de moi-même, me calmer pour regarder le monde autrement. Je dois redécouvrir une réalité familière, m'en détacher pour la voir pour elle-même.

Le pays qui existe donc comme cadre de vie des habitants, comme milieu, comme territoire, n'est pas d'abord regardé comme un paysage par ceux qui y vivent. Regarder le pays comme un paysage n'est pas naturellement l'attitude la plus coutumière des habitants puisqu'ils y vivent les habitudes de leurs urgences vitales. Nous ne regardons pas notre cadre de vie comme nous regardons la nouveauté à découvrir, à sentir, à identifier.

Le pays regardé, approprié par le regard qui globalise, résume et stylise est donc souvent celui de l'étranger de passage. Celui qui cherche des impressions, veut faire des découvertes.

La conscience culturellement construite qui transforme mon pays en paysage pourra alors me situer comme l'habitant de ce paysage, un être typé, mis à distance, avec qui on parle avec précaution : le touriste s'adresse à moi avec timidité. Visitant mon pays, il pourrait devenir mon hôte. Je ne tiens pas à ce qu'il devienne mon envahisseur ou me voie avec condescendance.

Mon pays existe, animé qu'il est de la vie que je partage avec les autres habitants de mon lieu. Quand ce pays fait d'usages et de gestes partagés, d'émotions et de significations communes, devient un spectacle pour d'autres humains de passage, je peux me sentir en défiance. Que font ces humains qui me volent mon identité, me dérobent mon image et me prennent sans doute pour une chose ? La vie de tous les acteurs qui vivent dans ce pays, y sentent et y aiment peut tourner à la peur.

Le pays est une réalité, le paysage une appropriation.

De fait, pour que le paysage existe, il faut quelqu'un qui le regarde, l'organise, le structure et le spécifie. Comment partager une image de paysage, sachant qu'elle a été inventée par quelqu'un ? Il suffirait sans doute de pouvoir identifier ses intentions. De s'interroger sur elles.

Le message formel.

Quand je regarde les images de Jacques Vilet pour la forme qui est la leur, pour ce qui les remplit et les compose, j'identifie plusieurs séries faites de vues analogues ou apparentées, définies qu'elles sont par un certain genre de climat, par un style de composition des motifs. Nous ne parlons pas du Boischaud, de ses habitants ni de son avenir : nous voyons des formes, des courbes et des lignes. Il s'agit de photographies. Nous faisons abstraction pour le moment du fait qu'elles représentent un paysage connu ou moins connu, que nous soyons familiers de ces terres ou venus d'un autre pays.

Un premier groupe d'image présente des buissons touffus, des haies hérissées, chevelues, des fonds de vallons pleins d'épine et d'aubépine, des chemins envahis d'herbes et de petites branches, des arbres emmêlés les uns aux autres dans un enfouissement général au sein du monde botanique ici librement, densément présent et évoqué. Il s'agit du brouhaha de la verdure, d'un absolu de la croissance, d'une exaltation du milieu végétal tel qu'en lui-même, tout hérissé, désordonné qu'il soit, dans sa présence signifiée pour elle-même.

Ces images sont jubilatoires parce que le photographe s'identifie à la croissance du végétal qui ne lui fait pas peur ni ne le dérange. Il n'en a pas la responsabilité. Il observe simplement, il témoigne. Il aime l'idée et l'existence de la plante, il l'admire. Une plante déployée est une forme de la vie. Un arbre sous le ciel, une haie vers l'horizon : évacuée la question de l'agriculture, oubliée la société et les questions du monde présent, un être humain a vu cette conformation d'un pays touffu et y a pris plaisir comme a pu le faire tout enfant découvrant les pétales du printemps, la lumière et l'odeur de la vie. Quand on est en vie, chaque jour a un goût dont on jouit. La forme entretenue ou non de ces haies, la reproduction obstinée de la plante et sa capacité d'envahissement, la vitalité du végétal sont ici contemplées pour elles-mêmes.

Un deuxième groupe d'images présente des formes verticales affirmées comme ce qui permet de s'arracher à cet enfouissement, comme ce qui peut structurer et repérer notre existence. Il y a une autre sorte de plaisir, quelque chose de rassurant à ce que les formes soient régulièrement posées, qu'elles se dressent comme des signes en ordre. Au-delà de la matière des feuilles et de leurs formes ondoyantes, complexes et enchevêtrées, la netteté, les séries, la construction présentent un autre moment de l'expérience. Ces paysages très structurés par des alignements de grands arbres, comme des pages d'écriture, exaltent un temps de la maîtrise et du projet, un temps de la méthode, de la règle.

Le troisième groupe d'images est fait d'une sorte de composition des deux premiers moments ci-dessus distingués : le buissonnement, le foisonnement vont s'ordonner en compositions plus larges, la matière peupler les lignes, leur donner chair et s'organiser autour d'elles. De facture classique en même temps que complexe, ces images présentent des étagements de plans, des diversités de séquences et des enchaînements de pages. Les paysages du Boischaud se prêtent à l'évidence à ce travail de l'artiste, ils viennent au-devant de thématiques qui leur préexistent sans doute.

Comment les interpréter ?

Mieux regarder ces images

Conformément avec la convention qui propose, depuis de longs siècles, les représentations des paysages vides des présences humaines qui attireraient sur elles l'attention du spectateur en définissant un sujet représenté qui serait autre que le paysage du monde, les images de Jacques Vilet ne proposent pas un portrait des habitants ni une évocation des travaux et des jours d'une existence collective, elles présentent le cadre de vie d'une société représenté pour lui-même. Du fait de leur belle forme, ces champs et ces prés souvent vides prennent alors une sorte de majesté, de sérénité un peu solennelle. Le climat des photographies de Jacques Vilet comporte souvent une touche d'immobilité, une sorte de suspension du présent qui, par

contraste, suscite le sentiment d'une sorte d'attente un peu mystérieuse, d'une promesse qui se réserverait.

De toute évidence, les images qu'il a prises dans le Boischaud exaltent la beauté du monde aménagé par l'homme, un monde dans lequel il a mis la trace de son passage, de ses intentions et de ses chemins. Elles résonnent aussi d'une possible inquiétude, d'un questionnement qui n'est pas forcément intentionnel mais résulte de la seule observation, du seul enregistrement d'un état des choses que l'appareil de Jacques Vilet a capté et qu'il restitue, organisé en un message que nous devons apprendre à interpréter.

Contempler la nature autour de nous.

Des images tombées comme des aérolithes dans un pays qui va les découvrir, faisant irruption avec douceur et peut-être une certaine brutalité entièrement involontaire. Elles évoquent une écriture de l'âme, très loin des tensions du quotidien, et en même temps dans son cœur même.

Je peux regarder le monde en oubliant tout, en m'oubliant moi-même. C'est ce que fait Jacques Vilet quand il prend une image. Ce temps de dilatation que la conscience connaît quand elle suspend son attention et la consacre à la seule révélation du visible, à la seule contemplation du monde autour d'elle constituent des moments de relâche, de ressourcement et d'apaisement pour tout être délivré un instant de la tension active qui absorbe, domine et asservit le plus souvent son cerveau. L'artiste s'adresse à chacun d'entre nous pour nous rappeler à nous-mêmes. Il s'installe au milieu de nos évidences pour les casser. Il nous montre celle du monde autour de nous. Nous prenant à contre-pied, il pose l'inanité de nos perspectives usuelles. « Regarde le monde », c'est dire aussi « regarde-toi ».

Ces moments de déroutement mental sont parmi les plus importants qui soient. Ils peuvent transformer l'esprit, permettre de retourner à l'enfance, à l'intensité de son expérience. Chamboulant l'ordre appris des habitudes, détendant la disposition voulue des volontés et de l'effort, la contemplation d'un moment de campagne peut réconcilier le vivant avec sa condition. Elle apaise ses doutes et relâche son attente. La présence sensible du vivant dans le monde en prend une tonalité d'extase. Suspendant toute obligation et toute promesse, congédiant l'idéal, la campagne offre dans sa présence muette et totale une solution toute prête, un déjà-là de plénitude qui n'est pas seulement celui des beaux jours puisqu'une lumière d'hiver, une brume, un crépuscule savent aussi nous ravir à nous-mêmes.

La léthargie des arbres posés en ordre semble exprimer une attente. Ce monde de branches, ce foisonnement dessiné sur le ciel prend une aura un peu mystérieuse. Une énigme sans menace, dans cette beauté déployée, infime ou majestueuse. Comme s'il s'agissait de l'état abouti de quelque chose, le présent lui-même.

Posé dans ce sous-bois, sur cette étendue de pré, le moindre morceau du monde se montre en majesté. Je regarde sans intention le dessin de cette haie, la disposition un peu étrange de la ramure de ces arbres intéressants, intrigants par leur forme que je n'interroge pas davantage mais dont je contemple en paix les cimes singulières, ici présentes, qui habitent leur lieu, y résident et y persistent. Ils sont fidèles et en même temps indifférents à ma présence. Je suis de passage devant l'image de leur silhouette pour moi nimbée d'un soupçon d'énigme, eux persisteront dans un temps plus long que le mien. Leur dessin est celui des arbres du Boischaud, contournée, hésitante en même temps puissante, touffue, immense.

Sur ce paysage règne une sorte de climat de grandeur, une sorte de solennité. Quelque chose se cache aussi, se dérobe ou se réserve.

Lecture d'urbain?

De toutes façons, pour moi qui viens de la ville où je réside une partie du temps, ces images du paysage signifient d'abord une liberté, celle de l'ouverture de l'espace qu'elles

ravivent pour moi. Elles sont habitées de lumière et de paix, la paix qu'il fait quand je suis un peu plus loin de mes semblables.

Rupture de l'habitude, repos des yeux : pour l'urbain, la campagne incarne son attente du temps de liberté, de repos pour respirer. La forme de ce monde végétal lui est moins habituelle que celle des rues : il se repose d'échapper au cubique, à l'artificiel, au dur. Le territoire planté incarne ainsi une ressource de diversion salutaire, une réserve qui ne l'agresse ni ne le sollicite. La campagne semble s'offrir telle qu'éternelle, constante, immobile. Le Boischaud un peu mystérieux, trop tranquille parce que vide de trop d'hommes, constitue une réserve de paix pour l'urbain.

Au contraire de la ville et de ses densités à l'activité fébrile, durcies par l'inconnaissance mutuelle de tous ces semblables qui ne s'adressent pas la parole, la campagne ne me demande rien, elle existe. Elle n'attend rien de moi. Elle représente ainsi ce moment que j'apprécie, une découverte et une redécouverte de ce monde de vivants que je connais mal, un temps qui est pour moi celui de la beauté que je vais regarder longuement, continuellement autour de moi.

Les images de Jacques Vilet disent avec quel bonheur l'œil intensément civilisé par l'univers des formes urbaines aspire à un autre territoire pour raviver ses impressions et sa capacité réceptive. Avec quel soulagement l'œil urbain aspire au bonheur de la somptuosité vivante. Avec quel recueillement il passe dans la campagne, avec quel amour, quel besoin de solitude, de sérénité et de réparation pour cet être suractif, en mal de pensée pour vivre.

Dans le Boischaud passent et vivent de plus en plus d'urbains qui travaillent à la ville, ils regardent autour d'eux parce qu'ils aiment la promenade, parce qu'ils sont observateurs ou intéressés, parce qu'ils ont besoin de silence, parce qu'ils aiment la campagne comme le font beaucoup d'êtres vivants. Aussi loin qu'existe une mémoire, la poésie et les chants humains ont décrit la campagne, ils en ont loué les charmes.

#### Réserve, ressource, projet

Un très ancien usage lie l'homme aux limites de son espace quotidien pour la quête sans but, l'observation et la cueillette, pour ces instants d'échappée où nous interrompons une normalité qui nous engage sans relâche dans l'activité et nous enferme en nous-même. Jacques Vilet excelle à capter cet état mental un peu exceptionnel qui surgit en nous, suscité par la présence du monde quand nous sommes dans la solitude. Le monde s'ouvre autour de nous. Il prend une évidence, une intensité qui sont celles de la beauté et, au-delà d'elle, révèlent une dimension, une aura de la réalité à laquelle nous appartenons. Dans la solitude, la contemplation du monde autour de nous, sa co-présence nous transforment. Nous nous oublions nous-mêmes et devenons une partie de la réalité autour de nous.

Cette transformation, cette fusion entre nous et la réalité, Jacques Vilet la capte plus spécialement dans ses représentations du végétal. Ses images d'arbres ou de forêt, la façon dont il décrit l'étendue d'un pré dans la lumière, l'étagement des lignes et des formes de ses bordures de buissons, au même titre qu'une peinture flamande du XVII<sup>e</sup> siècle, nous donnent un sentiment de l'existence pleine, mesurée et en même temps infinie, sans limite. Cet infini est celui du monde, et aussi celui de notre esprit. Voir, regarder la campagne. Les vallons du Boischaud offrent à Jacques Vilet un cadre perpétué pour des habitudes anciennes, elles ont existé en Chine et en Europe, dans ces cultures réfléchies où l'homme a densément et profondément interrogé son essence. La magie du monde est présente. Elle a été anciennement chantée par ceux qui connaissaient la vie rurale telle que la pratiquent ceux qui l'habitent. Une vie un peu religieuse, parfois ascétique, parfois hédonistique, où l'homme s'est interrogé sur soi et sur la vie bonne, dans une confiance en son pouvoir à se régler lui-même.

De telle sorte que ces images ne proposent pas, c'est l'évidence, un portrait géographique qui viserait à représenter de façon descriptive et exhaustive un ensemble de configurations et de conformations naturelles ou anthropisées, celles qui font de ce pays ce pays, au sens de sa réalité physique objective, historique et sociale. Pas d'inventaire des milieux et des sites, pas d'organisation d'une description volontairement complète du paysage naturel et social, d'observation prépensée des milieux et des faits.

Le travail artistique de Jacques Vilet nous propose à la fois plus et moins que cela, pas d'hésitation à le comprendre. Il s'est proposé d'évoquer un paysage, de peindre ce qu'il est et ce dont il vibre : il s'agit d'un portrait qui va au-delà de la simple apparence, au-delà des données de l'évidence objective pour entrer dans la sphère de la signification et de l'expression. Le regard artistique met en forme, il choisit et compose. C'est un regard qui cherche à voir et à comprendre, à révéler en montrant, à dévoiler. L'entreprise est essentiellement personnelle, au sens où cette démarche peut permettre à chacun de l'épouser pour aller vers lui-même.

Notre œil regarde des lignes et des formes, faisant vivre notre esprit d'humains qui vivons et passons sur la terre. L'existence présente de nos sociétés est marquée par des ruptures et des inquiétudes, par des espoirs aussi et des convictions à maintenir.

Dans le Boischaut d'aujourd'hui, un paysage venu du passé continue à alimenter une activité économique de pointe parce que respectueuse du milieu vivant. Sur ce territoire, les habitants poursuivent ainsi le mouvement de la civilisation qui a donné naissance à ce terroir riche de culture et d'histoire. Le projet local y vit à l'heure des urgences de la planète.

Une envie de recommencement nous saisit, une envie d'exalter, ici comme ailleurs, un potentiel de proposition pour de nouveaux usages de la terre.